Marc Brightman, Carlos Fausto & Vanessa Grotti,
eds, *Ownership and Nurture. Studies in Native
Amazonian Property Relations*

Marc Lenaerts

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30816>

DOI : 10.4000/lhomme.30816

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2018

Pagination : 219-221

ISBN : 978-2-7132-2733-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Marc Lenaerts, « Marc Brightman, Carlos Fausto & Vanessa Grotti, eds, *Ownership and Nurture. Studies in Native Amazonian Property Relations* », *L'Homme* [En ligne], 225 | 2018, mis en ligne le 23 mai 2018, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30816> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.30816>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2021.

© École des hautes études en sciences sociales

Marc Brightman, Carlos Fausto & Vanessa Grotti, eds, *Ownership and Nurture. Studies in Native Amazonian Property Relations*

Marc Lenaerts

RÉFÉRENCE

Marc Brightman, Carlos Fausto & Vanessa Grotti, eds, *Ownership and Nurture. Studies in Native Amazonian Property Relations*. New York-Oxford, Berghahn, 2016, 270 p., bibl., index, ill., fig., carte.

- 1 L'ouvrage est assez ambitieux, puisqu'il s'attaque à une question soulevée depuis au moins dix ou vingt ans en ethnologie amazonienne, mais sur laquelle, malgré quelques apports sporadiques, on a finalement assez peu avancé : celle de la propriété (ou de la possession : *ownership*) et des « maîtres » – maîtres des animaux d'abord, puis maîtres des artefacts et maîtres des humains. Le problème est bien entendu que cette propriété, ou cette possession, ou cette maîtrise, prend en Amazonie des formes très différentes des nôtres, d'où il résulte toute une série de malentendus, mais aussi, faisant suite au contact de plus en plus soutenu avec nos sociétés, toute une série de transformations récentes des catégories indigènes.
- 2 Parmi les idées centrales définies dans l'introduction, due à la plume des trois éditeurs du recueil, la première rappelle qu'il a toujours existé, dans toute l'Amazonie et bien avant la conquête européenne, certaines formes très généralisées (et souvent assez inégalitaires) de propriété ou de maîtrise sur les choses et les êtres, y compris les hommes. Si l'on ne s'en était guère aperçu dans les années 1960 ou 1970, c'était surtout pour des raisons idéologiques, puisées dans un imaginaire anthropologique encore

largement développé face à des sociétés réduites, qui venaient d'atteindre leur plus bas niveau démographique.

- 3 Les courbes se sont redressées depuis, et c'est aujourd'hui l'omniprésence de la propriété qui est frappante. Or, cette propriété porte beaucoup plus, à la différence de chez nous, sur des relations que sur des objets ; elle est souvent progressive ou, mieux encore, processuelle, souvent aussi largement partagée, parfois avec des non-humains, et susceptible de se renforcer ou de s'éteindre parce qu'elle concerne des êtres ou même des objets qui ne se laissent jamais complètement domestiquer. En bref, c'est une « propriété » aux formes variées mais très différentes des nôtres, et qui pose évidemment problème lorsqu'il s'agit de la traduire en termes occidentaux, notamment lors des démêlés indigènes avec la propriété dite « collective » des savoirs, ou avec les notions relativement récentes d'héritage et de patrimoine culturel, immatériel ou non (ici encore, les catégories indigènes sont loin d'être les nôtres). C'est là le deuxième point, soulevé dans l'introduction et que les différentes contributions qui composent le volume s'efforceront de traiter, selon les nombreuses variations que leur imposent les particularités locales. Enfin, en troisième et dernier point, les coordinateurs avancent que cette « propriété » ou cette « maîtrise » indigène est indissociablement liée à la notion de *nurture* : les soins que l'on donne, le fait de nourrir et d'élever. Ici encore, on retrouve l'idée d'un processus, jamais définitivement établi, et d'une construction relationnelle de la maîtrise que l'on impose aux êtres et aux choses. Quoique demandant plus ample confirmation, c'est peut-être là l'ouverture théorique la plus prometteuse de l'ouvrage. Les différentes contributions qui s'ensuivent sont multiples et un peu soumises au hasard des collaborations, mais ce sont sans doute les données ethnographiques ainsi présentées qui font l'intérêt principal du recueil.
- 4 Ces contributions commencent par les considérations historiques de Fernando Santos-Granero, qui traite successivement du statut des captifs de guerre et de ses possibles transformations chez les Tucano, les Conibo de l'Ucayali et les Chiriguano de Bolivie – depuis la capture/prédation (auquel est clairement associé le droit d'*usus*, de *fructus* et d'*abusus*) jusqu'à l'éventuel nourrissage/familiarisation, comme pour les animaux de compagnie selon une logique maîtres/esclaves qui n'était pas économique, mais relevait de l'appropriation de la force vitale. Puis, Marc Brightman et Vanessa Grotti présentent le cas des interactions, sous l'influence des missionnaires évangélistes, entre Trio et Akuriyo de Guyane, révélant une dépendance des seconds, très proche au fond de ce qui a été décrit chez les trois peuples précédents, mais où la familiarisation est sans cesse à la fois promise, retardée et niée par les Trio. Tout l'intérêt de ce chapitre réside dans l'analyse des langages et des perspectives croisées, bien sûr divergentes, des Trio et des Akuriyo.
- 5 Luiz Costa, à propos des Kanamari de l'Ouest de l'Amazonie brésilienne, part de l'analyse du nourrissage et de la maîtrise concomitante du corps de l'autre : nourrissage et familiarisation des animaux sauvages à domestiquer, nourrissage et familiarisation du bébé par sa mère, et, un peu différent mais inscrit dans le même système, partage de nourriture par le chef. Il montre que tous ces nourrissages sont issus d'une matrice commune : la prédation. Dans la même région, les Paumari du rio Purus, étudiés par Oiara Bonilla, au contraire de la plupart des autres peuples, se placent eux-mêmes, obstinément, dans une position inférieure de dépendants, clients ou employés. Mais, par un jeu subtil de glissements de langage et de statuts, ils forcent

l'autre à adopter une posture de maître généreux, de sorte qu'on ne sait plus toujours très bien qui est redevable à l'autre.

- 6 Carlos Fausto décrit ensuite, très finement, le complexe système d'échanges en vigueur chez les Kuikoro du Haut-Xingu, pour lesquels, à part la nourriture et le logement, absolument *tout* a un prix, y compris les diverses formes de savoir. Mais ce prix est conçu et calculé selon les différents types de relations, plutôt que comme une quantité abstraite, ce qui mène parfois à des solutions inédites, par exemple lorsqu'il s'agit d'un enregistrement de chants organisé par l'auteur. Toujours dans le Xingu, Marcela Stockler Coelho de Souza évoque, quant à elle, les démêlés des Kisêdjê (anciennement Suyá) avec les fabricants de chaussures de la marque Grendene, qui voulaient reproduire des dessins indigènes sur un de leurs modèles. Engagées au départ de façon très respectueuse, la suite des négociations va montrer à quel point logique occidentale et logique indigène sont différentes. De son côté, Pedro de Niemeyer Cesarino part du vieux concept de « maître des animaux » et des mythes de création chez les Marubo, pour arriver à leur conception particulière du corps humain, habité par de multiples « esprits » (les « doubles »), qui sont les véritables déclencheurs et détenteurs des savoirs. Cela aboutit à une image fort déroutante de la circulation de ces savoirs, mais qui pose problème face aux changements actuels du paysage interethnique.
- 7 Cesar Gordon revient sur les structures de subdivision et d'opposition dans les villages mebêngôkre-xikrin, qu'il présente d'abord comme la source et les garantes du « bien-vivre », puisqu'elles règlent en principe les questions de rivalité et de jalousie, et donc les conflits. Actuellement affaiblies par une croissante différenciation sociale, il se demande finalement si elles n'ont pas toujours été qu'un modèle idéal, jamais vraiment réalisé ? Enfin, dans la dernière contribution, Susana de Matos Viegas explique les déplacements continuels des villages tupinambá de Bahia et les diverses formes de possession sur les maisons, les parcelles et les jardins qui, jusqu'aux années 1970, n'entraient guère en conflit avec les intérêts du reste de la société brésilienne – ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.
- 8 En somme, ce qui ressort de contributions aussi différentes et variées est que la question des maîtres et de la propriété en Amazonie indigène reste en plein chantier. Mais, bien entendu, c'est ce qui fait tout l'intérêt du recueil.